

SÉMINAIRE 2020-2021.

FIG. (FIGURE, IMAGE, GRAMMAIRE)

XLII. SÉMINAIRE : SYNÉIDÈSIS & ÉLÉGIE

« Socrate : [...] Toi pourtant, tu m'as l'air d'avoir découvert la drogue pour me faire sortir (*dokeis moi tes emes exodou to pharmakon eurekenai*). N'est-ce pas en agitant devant, quand elles ont faim, un rameau ou un fruit, qu'on mène les bêtes? Ainsi fais-tu de moi : avec des discours que tu tends devant moi ainsi en feuillets (*en bibliois*), tu me feras circuler à travers l'Attique entière, et ailleurs encore, où ce serait ton bon plaisir (*boulè*)!

Platon, *Phèdre*, 230d

Séminaire XLII

*Synéidèsis & élégie*

Nous avons à plusieurs reprises tenter de préciser ce que signifie la philosophie, et ce que signifie la *sophia*. Elle signifie une aptitude particulière comme un goût à se préoccuper du monde et une *habileté* à le faire. C'est une manière de se préoccuper. La philosophie désigne précisément ceci : la manière dont nous nous préoccuons du monde et des relations que nous y entretenons. Qu'est-ce donc qui nous préoccupe? Quel est donc notre problème (au sens deleuzien)? Il semblerait que notre préoccupation principale soit la suivante : qu'est-ce encore qu'une image? Et nous disons bien encore, *hinc ad horam* en latin c'est-à-dire à cette heure. Qu'est-ce à cette heure, pour nous, qu'une image? Cette question est persistante, mais il nous faut la

penser maintenant. Il semblerait alors que notre seconde préoccupation soit : quel est l'état du monde que nous captions (que nous imageons)? L'image sunéidétique tente de penser (et de répondre) à ces deux préoccupations. En somme l'image n'a plus à voir avec une *eidos* (une matrice originale), une *arkhè* (un principe d'ordre), une *oikonomia* (une gestion), une *species* (une hantise), mais avec une *eidèsin*, c'est-à-dire une conscience de ce qu'elle laisse. Ce qu'elle laisse doit être entendu de deux manières, à la fois ce qu'on laisse comme état du monde après avoir saisi quelque chose, ce qu'on laisse comme état du monde après avoir réalisé une image. L'image n'est jamais que l'état de monde déjà dépassé et déjà en retard. L'image sunéidétique serait une image qui conduit à l'idée du *encore* du regard. Elle doit pouvoir s'ouvrir dans ce qu'elle est (déjà en retard) à une actualité du regard sur l'état du monde. La question dès lors est de comprendre comment cela peut-il fonctionner.

La première hypothèse est ce que nous avons nommé lors du précédent séminaire, *l'image comme revers*. L'image sunéidétique (quelle soit matérielle ou non) est en somme la puissance de réversibilité de l'image. Qu'est-ce que cela pourrait vouloir dire? La réversibilité est alors la capacité à produire un reversus, c'est-à-dire à simplement revenir en arrière. Il faudrait alors être en mesure de joindre la théorie du revers à ce que nous avons déjà nommé à partir des théories de la perversité, de l'universalité et du divers. En somme nous aurions quatre modes fondamentaux pour regarder le monde. *Fondamental* ici, désigne que c'est en direction du *fonds* et non du *fond*. Il faut être très attentif à cette distinction.

Le premier mode, choisi et indiqué par la pensée occidentale est celui de l'univers (*unus-versus*), c'est-à-dire faire en sorte de nous conduire systématiquement vers l'unité (celle de l'interprétation, du sens, de l'image, du code, etc.). Ce que nous regardons induit l'unité de notre regard.

Le deuxième mode, qui ne fut pas choisi par la pensée occidentale (du moins il a été détruit) est celui du divers (*di-versus*), c'est-à-dire faire en sorte de nous conduire vers l'impossibilité de l'unité. Ce que nous saisissons, que nous interprétons, que nous regardons, est un moment d'unité (celle du sens, du discours, de l'image, etc.) qui nous ouvre à son impossibilité. Une partie de la modernité est construite sur cela à la fois par la dialectique, l'histoire moderne de l'étant et l'épreuve moderne de l'art.

Le troisième mode, qui fut rejeté par la pensée occidentale est celui que nous nommons pervers (*per-versus*), c'est-à-dire faire en sorte de nous conduire à une insistance et à un retour sur ce qui a été produit ou donné. Ce que nous saisissons, interprétons ou regardons, qu'il se présente comme unité ou diversité est un moment d'insistance, une sorte de bégaiement de l'histoire, un blocage, de sorte que nous puissions avoir le temps de penser ce qui a été livré. Nous avons estimé que le poétique est pervers.

Le quatrième mode, qui somme toute a été ignoré, serait celui que nous nommons revers (*re-versus*), c'est-à-dire faire en sorte de se retourner et de revenir en arrière pour être en mesure d'observer et d'interpréter le revers de toute conduite et de

toute production. Or au moment de ce revers nous apparaît une image du monde, particulière, que nous nommons synéidétique, en ce qu'elle nous indique ce qui advient de l'état du monde. Il y aurait donc une relation complexe entre le pervers et le revers, en tant que l'un et l'autre sont des modes fondamentaux de rupture du continuum historique et d'une question de conscience de ce que nous laissons du monde. Or toute action, tout geste produit un choc et un creux sur l'état du monde. L'image sunéidétique est la conscience de ce choc et de ce creux.

La seconde hypothèse est ce que nous avons nommé lors du précédent séminaire, *l'image latente*, en faisant référence au travail de l'artiste Aurélie Pétrel. Ce qui est latent est ce qui n'est pas manifeste, ce qui conduit dès lors un paradoxe dans l'histoire même de l'image qui est manifestation et représentation. Le terme français latence provient du verbe latin *latere* et du verbe grec *lanthanein* qui signifient l'un et l'autre ce qui est caché, ce qui est mis à couvert. Or, et nous le savons, le terme latence, par dérivation directe, pourrait être le terme parfait pour traduire le terme grec *lèthè* (ce qui est donc oublié ou mis à couvert). Nous connaissons aussi l'actualité de ce terme fondamental à la pensée de Heidegger en tant que *alethèia*. Qu'est-ce que cela signifie? L'image latente est celle qui est mise à couvert parce que les conditions de son *alethèia*, de son découverte, de son ouverture, ne sont pas encore, les bonnes. L'*alethèia* pourrait ici prendre le sens du processus propre à l'image synéidétique en tant que ce qui dévoile l'état du monde resté en latence ou resté voilé.

L'image latente devient en ce cas un processus important. Dans un récent entretien avec l'artiste Aurélie Pétreil, elle disait que cette latence lui permet le passage de la prise photographique à l'opérativité plastique. L'image latente est la conscience que dans toute prise, quelque chose est en réserve qui demande un traitement particulier, c'est-à-dire une préoccupation particulière. La latence est nécessaire pour prendre conscience de sa teneur. La teneur de la latence est la synéidèsis.

Il faut être alors en mesure de comprendre ce qui vient d'être amorcé. Si la teneur de la latence (ce qui est mis en réserve) est synéidétique (image consciente de cette réserve), alors cela signifie que l'image synéidétique doit être pensée comme ce nouveau fonds indéterminé du visible. Cela signifie que le visible (ce qui du monde est ouvert au regard et à la possibilité de l'image) est un *fonds* (un stock) d'élément mis en latence et en attente que quelque chose advienne comme image. Ce qui est maintenu ainsi en réserve attend et réclame d'être dévoilé.

Dès lors cette latence doit être comprise de deux manières : premièrement comme une mise en suspens, en attente de le faire venir à l'image, secondement comme une attente en vue d'une restitution à l'image. Dans les deux cas quelques choses reste en suspens, en latence, et ce qui y demeure est une hantise contemporaine de l'image. Qu'est-ce que la hantise ? Si l'on suit l'hypothèse du théoricien Jean-Baptiste Carobolante, elle est ce qui réclame de prendre corps matériellement pour pouvoir se rendre visible. Or tout ce qui est en latence n'est pas visible, mais réclame une visibilité.

Et c'est cela la hantise contemporaine. Il faut être en mesure de penser que le contenu majeur de cette hantise est, l'état du monde. Or l'état du monde est catastrophique. La hantise de l'image autant que l'image synéidétique sont habitées de cette catastrophe.

Pour palier cette hantise, la pensée occidentale a établi et construit un processus que nous avons nommé asynéidétique. Il faudrait être en mesure de penser son origine. La première réponse est une origine métaphysique, qui a consisté à rendre externe l'origine de ce qui advient et de ce qui se produit : en somme il y a une cause externe qui gère l'état du stock et sa gestion. La deuxième réponse est une origine théologique en ce que cette externalité est pensée sous la forme du divin et par une ritualisation. La troisième réponse est onto-théologique et consiste à considérer qu'on prend en charge la totalité de la gestion (hyperarchie) pour nous ouvrir à une attitude qu'il faudrait nommer *amérinnique* et *asynéidétique*. L'un et l'autre proviennent de la pensée de Paul (1. *Cor.* 7.32 et 10.25) : l'un suppose de suspendre la *mèrimna* (soin et souci) et l'autre la *syneidèsis* (conscience). Le processus onto-théologique permet de créer une hyperarchie, c'est-à-dire une gouvernance totale par délégation et contrôle. La quatrième réponse est économique (et capitaliste) et consiste à considérer que l'affirmation d'une société libérale (et fondée sur le capital) nécessite une consommation asynéidétique. Enfin la cinquième et dernière réponse est politique et consiste à considérer que les modes de gouvernances par souveraineté et contrôle (voir Foucault, *Biopolitique*, cours de 1978)

nécessitent une délégation totale de la conscience et de l'agir et donc nécessite la mise en place d'une pensée asynéidétique.

Que reste-t-il et que signifie un regard synéidétique? Pour cela il faut revenir un peu aux premiers moments de la philosophie et considérer à nouveau ce que signifie le regard théorétique. C'est une pensée aristotélicienne et elle désigne (*Éthique à Nicomaque*, livre 10.7) une manière d'observer le monde de sorte d'en produire des théorèmes (saisies, énoncés, interprétations, images, etc.). Aristote définit cette activité de huit manières : le regard théorétique est 1. propre à l'*alètheia* (au dévoilement, 1777a19), 2. il est continu (*sunekès*, 1777a22), 3. plaisant (*eudaimonia*, 1777a24), 4. suffisant (*autarkhéia*, 1777a27), 5. désintéressé (1777b), 6. il est encore lié au loisir (*skholè*, 1777b5), 7. il est infini (*athanatizein*, 1777b25) et enfin 8. il est la vie même (*auto bios*, 1778a2). Cependant on connaît le double problème de cette position philosophique : premièrement le rapport non éthique à la vie de loisir et secondement le rapport non politique à la vie. C'est à la fois la critique de Hegel, puis de Marx et de la modernité. En ce sens il faudrait être en mesure de penser que le regard synéidétique est le complément majeur au regard théorétique, à condition bien sûr de considérer que le revers est un mode éthique et politique de regard. Il est alors possible de considérer que 1. le regard synéidétique soit lié à l'*alètheia* (autrement dit à la latence et au dévoilement de cette latence); 2. il est nécessaire qu'il soit continu de sorte que nous ne cessions jamais de regarder l'état restant du monde; 3. il ne

produit pas en soi de plaisir mais il doit prendre en compte les conditions mêmes des êtres (de l'*eu-daimon* à la *diéténomie*); 4. il doit permettre de penser le dépassement de l'hyperarchie et de l'anarchie, par une redéfinition d'une *autarcie* comme suffisance; 5. il doit se maintenir comme désintéressé; 6. il doit rompre avec l'idée de loisir et se réintégrer dans une visée politique et théorique de l'agir; 7. il est infini, non pas dans le sens d'Aristote, mais parce que l'état restant du monde est infini à saisir (c'est-à-dire considérer que la réalité est excessive) et enfin 8. il devrait être la vie même et produire une rupture radicale avec la pensée asynéidétique (comme visée du bio-politique).

*Le regard synéidétique est donc liée à un dévoilement de la latence, à un regard en continu sur l'état restant du monde et sur les conditions des êtres, au dépassement de l'hyperarchie, au désintéressement, à l'interprétation contemporaine de l'agir et à l'interprétation de la saisie et enfin à l'interprétation de nos modes de vivabilités.*

Enfin pour avancer encore sur une définition du regard synéidétique, il faudrait être en mesure et cela à partir des commentaires du précédent séminaire de le penser en relation avec l'élegie et les processus élégiaque. L'élegie pourrait être simplement une plainte (consciente et poétique) sur l'état du monde tel qu'il est laissé (après chaque saisie). En somme, l'élegie (le travail du poétique) affirmerait que nous ne nous intéressons pas assez à l'état du monde tel qu'il est laissé.

Pour cela il faut se pencher sur le remarquable texte d'Emmanuel Hocquard (*Ma haie*, P.O.L, 2001)



intitulé *Cette histoire est la mienne (petit dictionnaire autobiographique de l'élégie)*, p. 461-489. Il écrit (p. 462) :

5. L'élégie parle du passé.
6. Celui qui écrit des élégies est un poète élégiaque.
7. Il existe deux sortes d'élégiaques : les classiques et les inverses.
8. L'élégiaque inverse n'est pas le contraire de l'élégiaque classique.
9. L'élégiaque classique rumine son passé. L'élégiaque inverse le refait.

Il y aurait pour nous deux indications : le rapport à l'élégie comme plainte sur l'état du monde tel qu'il est laissé et le rapport à cette élégie inverse comme plainte sur l'état du monde tel qu'il est laissé mais avec la visée de le refaire. Du moins de s'occuper des conditions du vivant et de celles du monde.

En conséquence : puisque nous ne nous intéressons pas à l'état du monde, il se hante de la catastrophe et nous ouvre à la puissance élégiaque comme plainte (histoire de l'œuvre depuis l'antiquité comme constante absolue). Puisque nous ne nous intéressons pas à l'état du monde tel qu'il est laissé cela veut dire trois choses essentielles : nous ne nous préoccuons pas de l'état du monde vivant (de la vie au sens le plus large), pas plus que des conditions de la vivabilité (l'existence matérielle, sociale et politique), pas plus que nous ne nous intéressons aux conditions des êtres de la fiction (les mondes abandonnés des romans et des films et des séries). Or à force d'abandonner ces êtres (vivants, vivables et fictionnels) nous sommes hantés d'une rupture

catastrophique du monde. Ce qu'indique l'image synéidétique est qu'il est nécessaire de se retourner pour penser ce qui a été saisi, ce qui n'a pas été saisi, ce qui a été abandonné et ce qui réclame un soin. C'est cette image que nous devrions être en mesure de produire.

24 novembre 2020